DISCOURS 22

PRONONCÉS AUX OBSÈQUES

DE

M. BOULLAY

(PIERRE-FRANÇOIS-GUILLAUME)

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

LE VENDREDI 5 NOVEMBRE 1869

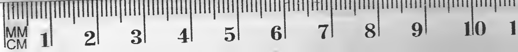
(Extrait du *Journal de Pharmacie et de Chimie.*)

PARIS

VICTOR MASSON ET FILS, LIBRAIRES

PLACE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE

1870



DISCOURS

PRONONCÉS AUX OBSÈQUES

DE

M. BOULLAY (PIERRE-FRANÇOIS-GUILLAUME)

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

M. Boullay (Pierre-François-Guillaume), doyen et ancien président de l'Académie impériale de médecine, président honoraire de la Société de pharmacie de Paris, membre honoraire de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale, l'un des fondateurs du Journal de pharmacie et de chimie, membre d'un grand nombre de sociétés savantes, françaises et étrangères, vient de succomber à l'âge de quatre-vingt-douze ans, [à la suite d'une maladie qui a duré quinze jours à peine.

Les derniers honneurs lui ont été rendus le ven-

dredi 5 novembre. Ils ont été dignes de l'estime et du respect qu'il avait su inspirer pendant sa longue et laborieuse carrière.

Trois discours ont été prononcés sur sa tombe.

DISCOURS

PRONONCÉ

Par M. BUIGNET,

AU NOM DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

Messieurs,

Une douloureuse cérémonie nous réunit autour de cette tombe. L'Académie de médecine vient de perdre son doyen, la Société de pharmacie son président honoraire, la pharmacie française un de ses plus glorieux représentants. Organe de l'Académie de médecine, je viens adresser à notre vénéré collègue un dernier et suprême adieu. Quelque pénible que soit pour moi ce devoir, je me félicite d'avoir à le remplir, puisqu'il me permet de rendre un hommage public à l'homme excellent qui m'honora jusqu'à son dernier jour d'une vive et sincère affection.

Pierre-François-Guillaume Boullay, issu d'une famille honorable appartenant au culte réformé, naquit à Caen en 1777. Après avoir fait au collége de cette ville des études que la Révolution interrompit, mais qu'il compléta de son mieux, il embrassa la carrière de la pharmacie pour laquelle il se sentait une vocation décidée. Il entra successivement dans l'officine de M. Mezaize à Rouen, dans celle de M. Bacoffe à Paris, et bientôt après dans le laboratoire de Vauquelin, où il fut admis sur la recommandation de Valmont

de Bomare et d'autres savants auxquels il avait su inspirer de l'intérêt. C'était une bonne fortune pour un jeune étudiant, n'ayant encore aucune notion de chimie, que de pouvoir travailler dans un des premiers laboratoires de la capitale, et sous la direction d'un maître habile dont la renommée était européenne. M. Boullay comprit tous les avantages de cette position, et il sut si bien en profiter, qu'à la fin de l'année, à peine âgé de vingt ans, il remportait à l'École de pharmacie le premier prix de chimie.

Un pareil début n'était pas fait pour ralentir l'ardeur scientifique de notre collègue. Mais il fallait pourvoir aux nécessités de la vie, et la science, telle au moins qu'il l'entrevoyait pour lui, ne devait pourvoir qu'à sa considération future. Il fonda, en 1798, dans un des quartiers les plus riches et les plus vivants de Paris, une officine qui ne tarda pas à devenir une des premières de la capitale. Allié à une famille qui, depuis longtemps, avait le privilége de fournir des illustrations à la pharmacie, et dont nous avons aujourd'hui encore un représentant distingué dans notre collègue M. Félix Boudet, il y trouva des traditions de loyauté et de probité professionnelle qui s'accordaient parfaitement avec la droiture de son esprit, et dont il fit la règle invariable de sa conduite. Il eut à cœur, quelques années plus tard, de faire partie de la Société de pharmacie dont il appréciait le but essentiellement scientifique : il y fut admis dès l'année 1803, et devint bientôt l'un des membres les plus actifs et les plus zélés de cette société.

Quoique les recherches de la science soient peu compatibles avec les devoirs de la pharmacie pratique, M. Boullay trouva le temps, cependant, de publier des travaux scientifiques d'un grand intérêt et d'une incontestable valeur. Sans parler des observations journalières qui ne pouvaient échapper à un esprit aussi judicieux que le sien, il publia

des études chimiques sur des sujets nombreux et variés :

Faut-il vous entretenir ici de ses recherches sur les diverses espèces d'éthers, sur l'éther chlorhydrique, sur les éthers phosphorique et arsénique, que plusieurs chimistes avaient tenté vainement d'obtenir, et dont il put réaliser la préparation directe au moyen d'un appareil dont l'Académie des sciences a sanctionné l'ingénieuse disposition?

Faut-il parler de ses nombreux travaux d'analyse sur les *amandes douces*, dont il fit connaître la composition détaillée; sur la *violette*, d'où il tira un principe vomitif analogue à l'émétine; sur la *coque du Levant*, dont il fit le sujet d'une étude minutieuse et approfondie, et de laquelle il parvint à extraire une matière cristalline, toxique et amère, qu'il désigna sous le nom de *picrotoxine*?

Parlerai-je encore de la *Fève Tonka*, dont l'examen chimique fait en commun avec notre collègue M. Boutron, révéla la véritable nature du principe cristallin qui s'y trouve contenu; des *Eaux minérales*, sur lesquelles il publia de nombreux mémoires, tantôt seul, tantôt avec la collaboration de M. Henry?

Faut-il enfin que je rappelle ses recherches sur la méthode de *déplacement*, méthode dont il fit connaître les précieux avantages et dont il signala les importantes applications dans un travail qu'il fit en commun avec son fils Polydore Boullay? Polydore Boullay! dont le nom réveille en nous de si douloureux souvenirs, chimiste plein d'espérances, dont la carrière scientifique fut si violemment brisée, alors qu'il la parcourait déjà de la manière la plus brillante et la plus glorieuse.

Mais ce n'est pas dans ce triste lieu qu'il convient d'exposer les nombreux travaux de M. Boullay. Qu'il me soit permis seulement de rappeler quelques-unes des circonstances de cette vie si laborieuse et si bien remplie.

Après les travaux considérables de Lavoisier, et à la suite de l'élan scientifique qu'ils imprimèrent de toute part, les *Annales de chimie* devinrent insuffisantes pour reproduire à la fois les brillantes découvertes de cette mémorable époque et les observations plus modestes de la pharmacie pratique. M. Boullay conçut l'idée, avec quatre des pharmaciens les plus distingués de la capitale, MM. Boudet, Planche, Cadet et Destouches, de former un recueil où pussent se produire librement toutes les publications relatives à la pharmacie. Le puissant patronage de Vauquelin et de Parmentier permit de surmonter tous les obstacles que présentait d'abord une semblable entreprise; et c'est ainsi que fut fondé, en 1809, le *Bulletin de pharmacie* qui, rédigé depuis cette époque sous le titre de *Journal de pharmacie et de chimie*, constitue aujourd'hui l'organe le plus ancien et le plus accrédité de la pharmacie française. M. Boullay était fier d'avoir contribué à cette grande entreprise; pendant soixante ans, il n'a cessé d'en suivre le développement et le progrès, et, jusqu'à sa dernière heure, il y est resté attaché comme à son œuvre de prédilection.

M. Boullay a encore contribué à la création d'un établissement fort utile au point de vue de la pharmacie pratique : *l'Établissement des Eaux minérales artificielles du Gros-Caillou.*

Doué d'une infatigable activité, il eut le courage, au milieu des occupations d'une officine dont la renommée croissait de jour en jour, de rédiger, sous forme de dissertation, un grand travail qu'il avait entrepris sur les éthers, et d'en faire le sujet d'une thèse pour le doctorat. Il soutint, en effet, cette thèse avec distinction devant la Faculté des sciences de Paris, et obtint, en 1815, le titre de docteur ès-sciences physiques.

En 1820, lors de la création de l'Académie de médecine,

il fut appelé à faire partie de cette savante compagnie. Il y apporta les qualités qui le distinguaient comme chimiste et comme pharmacien, l'autorité scientifique, la dignité professionnelle, un zèle éclairé, un dévouement sans bornes, et une assiduité qui ne s'est jamais démentie pendant l'espace de près d'un demi-siècle. En le perdant aujourd'hui, l'Académie perd le dernier représentant de ses membres fondateurs.

M. Boullay était un pharmacien d'une conscience et d'une probité à toute épreuve. Il n'acceptait la responsabilité d'un médicament qu'autant qu'il l'avait préparé lui-même. Aussi son laboratoire était-il toujours en pleine activité. Joignant souvent l'exemple au précepte, il se plaisait à former et à perfectionner les élèves qui travaillaient sous ses yeux. De cette excellente école sont sortis des hommes qui ont honoré la pharmacie en France, et parmi lesquels je suis heureux de pouvoir citer l'un des membres les plus anciens de l'Académie de médecine, M. le professeur Chevallier.

En 1830, M. Boullay fut nommé premier adjoint au Maire du 3e arrondissement de Paris. Ce nouvel honneur, qu'il devait à l'estime et à la confiance dont il était entouré, fut pour lui l'occasion de déployer une activité nouvelle ; et, pendant les six années qu'il eut à remplir ces importantes fonctions, il se fit remarquer par des qualités administratives qu'on eût été loin de soupçonner dans un esprit consacré jusque là au culte exclusif de la science.

La renommée qu'il avait su attacher à son nom lui attira des titres honorifiques, des distinctions nombreuses qu'il considérait comme ses plus beaux titres de gloire. Nommé successivement chevalier de la légion d'honneur, puis officier du même ordre, il reçut les diplômes d'un grand nombre de sociétés savantes, françaises et étrangères, qui tinrent à honneur de l'avoir pour associé. C'est ainsi qu'il fut

nommé membre des Académies des sciences, belles-lettres et arts de Rouen et de Caen ; des Sociétés d'agriculture et d'horticulture de Seine-et-Oise, de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale ; du collége chimico-pharmaceutique de Chicago, etc.

Le caractère de M. Boullay était plein de dignité et d'élévation. Si, parfois, notre collègue se montrait jaloux des prérogatives dues à son âge et à l'autorité de sa longue expérience, jamais cette susceptibilité, d'ailleurs bien naturelle, n'altéra l'urbanité exquise qu'il apportait dans toutes ses relations, et qui lui concilia l'estime universelle de ceux qui l'ont connu.

Lorsque la mort lui eut enlevé successivement ses plus douces affections, sa femme qu'il chérissait, ses deux fils en qui il avait placé toutes ses espérances, ses collaborateurs, ses amis, il trouva une grande consolation dans la société de safille, Mme Adrien, dont le dévouement contribua beaucoup à adoucir le chagrin de son isolement, et qui lui prodigua, jusqu'à sa dernière heure, les soins les plus tendres et les plus empressés.

M. Boullay était d'un tempérament robuste ; et, malgré son âge avancé, il paraissait devoir résister à la maladie dont il reçut la première atteinte, il y a quinze jours à peine. Mais des complications fâcheuses vinrent porter un coup mortel à son organisation déjà fortement ébranlée, et il s'éteignit lentement, sans douleur, sans se douter que la mort était près de lui, sans avoir éprouvé les angoisses des derniers adieux.

Au moment de quitter les restes mortels du collègue vénéré que nous avons perdu, rendons du moins un dernier hommage à sa mémoire, et conservons le souvenir de ce qu'il a fait de bien pendant les longues années de travail dont il a su honorer sa noble existence.

DISCOURS

PRONONCÉ

Par M. MAYET,

AU NOM DE LA SOCIÉTÉ DE PHARMACIE.

Messieurs,

Je viens, au nom de la Société de pharmacie, apporter un dernier tribut d'hommages à son plus ancien membre, à son président honoraire, à M. Boullay, qui, membre de la Société depuis soixante-six ans, assista à sa fondation et prit part à ses travaux jusqu'à la dernière de ses séances.

M. Boullay était considéré parmi nous comme l'un des rares représentants de cette école de pharmaciens qui, après avoir posé les bases de la pharmacie savante et raisonnée, se sont efforcés d'en conserver la tradition.

Originaire de la Normandie, M. Boullay avait commencé très-jeune son apprentissage dans une pharmacie de Rouen; quelque temps après il vint à Paris, où il entra dans une fabrique d'acide nitrique. Les rudes travaux qu'il avait acceptés sous l'empire de la nécessité étaient inférieurs à son savoir et à son intelligence; aussi son passage dans le laboratoire de M. Bakoff fut de courte durée, et bientôt, par

la protection de son maître qui reconnut en lui des qualités éminentes, il entra dans le laboratoire de Vauquelin. M. Boullay eut occasion de s'y trouver avec les hommes qui furent les véritables fondateurs de la chimie; il prit une part active aux travaux de cette grande époque où, sous le patronage de Berthollet, se signalèrent les Gay-Lussac, les Thénard et tant d'autres hommes éminents. Il fut admis dans leur intimité, et lorsque plus tard le nom de Thénard fut arrivé à une célébrité universelle, M. Boullay, plus âgé que lui, aimait à rappeler qu'il avait mis la première cornue aux mains de ce grand chimiste.

De cette époque datent les premières recherches de M. Boullay, dont une voix plus autorisée que la mienne vient de vous faire l'énumération.

M. Boullay, en abandonnant la carrière exclusive de la chimie pour se livrer aux travaux plus modestes de la pharmacie pratique ne cessa jamais de s'occuper de cette science, malgré les soins incessants qu'exigeait la direction d'une pharmacie de premier ordre.

Le Bulletin de pharmacie, qu'il fonda en 1809 avec ses collègues les plus distingués, Cadet-Gassicourt, Boudet père, Planche, et Destouches, témoigne de l'activité de son esprit. Comme tous les véritables observateurs, il rencontrait dans les opérations les plus élémentaires le sujet de remarques judicieuses et inattendues.

La polypharmacie avait fait son temps, la pharmacie prenait alors un caractère vraiment scientifique, et ouvrait devant ses adeptes une belle carrière de recherches et de brillantes découvertes; une grande activité régnait dans les laboratoires où les pharmaciens se livraient à la préparation des produits chimiques qui sont aujourd'hui dans le domaine de l'industrie: c'est ainsi que Bakoff préparait l'acide nitrique, Boudet père le phosphore, et que Boullay se

livrait à l'étude et à la préparation des éthers, et enrichissait leur histoire de tant d'observations et de découvertes remarquables.

Pourquoi faut-il, hélas! qu'on ne puisse signaler ces importants travaux sans rappeler en même temps le douloureux événement qui, en privant M. Boullay d'un fils plein d'espérance, fut un deuil pour tous les amis de la science.

Mais tout en se livrant à la fabrication des produits chimiques, les pharmaciens rivalisaient de zèle pour appliquer à la préparation un peu empyrique des médicaments si complexes qui étaient alors en usage, cet esprit de la science moderne qui devait si heureusement simplifier leur composition et en assurer la régularité aussi bien que l'uniformité. M. Boullay se distingua particulièrement par ses recherches à cet égard et en exposa les résultats à la Société de pharmacie dans un grand nombre de communications aussi intéressantes que variées.

Il prit toujours une large part aux travaux de notre Société; en 1804, il fut chargé de lui rendre compte, en collaboration avec M. Planche, d'un mémoire de Dubuc sur l'acide acétique, et les belles expériences que les deux collaborateurs firent à cette occasion affirmèrent encore davantage la place qu'ils occupaient l'un et l'autre dans le monde savant.

Outre ses travaux importants, et qui datent déjà de longues années, M. Boullay fut fréquemment chargé de faire des rapports à la Société, et toujours il s'en acquitta avec l'esprit éclairé d'un vrai praticien.

L'analyse des eaux minérales naturelles avait fait plusieurs fois l'objet de ses études; aussi lorsque, en 1820, la médication par les eaux minérales se répandit davantage en France, M. Boullay, désireux de lui venir en aide dans la mesure du possible et de conserver à la pharmacie un

privilége qui lui semblait naturellement acquis par les travaux de ses savants, fonda, en société de MM. Planche, Boudet père, Cadet-Gassicourt et Pelletier, l'établissement d'eaux minérales artificielles du Gros-Caillou, établissement modèle s'il en fut, et qui rendit les plus grands services à la médecine, jusqu'au jour où les voies de communication étant devenues plus faciles, lui permirent de se procurer avec économie les eaux minérales naturelles.

Malgré les pertes de famille qui assaillirent successivement M. Boullay, il conserva pendant sa longue carrière un caractère affable et bienveillant.

Sa mémoire vivra parmi nous comme celle de l'un des fondateurs de la pharmacie scientifique, comme le type de l'honorabilité professionnelle, et le dernier adieu qu'au nom de la Société de pharmacie je lui adresse ici, n'est que la juste expression de nos sincères regrets.

DISCOURS

PRONONCÉ

Par M. MARCHAND,

AU NOM DES PHARMACIENS DE PROVINCE.

MESSIEURS,

Vous venez d'entendre des voix autorisées vous rappeler les titres scientifiques de l'homme éminent dont nous allons nous séparer pour toujours, et ses droits à l'inscription en tête de la liste des savants qui ont le plus honoré, le plus illustré la pharmacie française. Permettez-moi à mon tour, au nom des pharmaciens de la province, de lui payer la dette de la reconnaissance.

Honoré depuis bientôt trente ans de son amitié, j'ai pu, mieux que tout autre, apprécier les qualités de son cœur, la vigueur de son esprit resté jeune malgré le poids des ans, et l'intérêt qu'il portait à tous ceux qui cherchent à honorer notre profession. Ses relations à Paris, la haute et enviable position que son caractère et ses travaux lui avaient conquis, ne lui laissaient pas oublier que les humbles travailleurs de la province devaient être fortement sou-

tenus, hautement appuyés, vivement encouragés dans les sociétés académiques où il brillait, et dont il était l'une des illustrations les plus vénérables...

Guidé par cette pensée, il sut toujours accueillir les hommes studieux, loyaux, honnêtes et convaincus; il sut toujours les encourager; il sut souvent les provoquer; il sut même en deviner plus d'un.

C'est guidé par un sentiment de reconnaissance personnelle que j'ai tenu à exprimer, au bord de cette tombe qui va se fermer, un sentiment plus général encore de reconnaissance, au nom de tous ceux (et ils sont nombreux) que M. Boullay a aidés et soutenus comme moi de ses conseils. C'est aussi en leur nom, comme au mien, que j'ai tenu à venir lui dire un éternel et dernier adieu.

Adieu donc, cher et vénéré maître; votre souvenir restera gravé dans nos cœurs; il restera tout particulièrement gravé dans le mien.

Adieu !!!

28—Paris. — Cusset et Ce, imprimeurs de l'École de Pharmacie, Rue Racine, 26, près de l'Odéon.